

8

POUR Léa, Clara, Cerise, Lya, Théa, Zoé, Alya, Luna, Mia, Hillary, Shannon, Jade, Lily, mon amie, bonne lecture et souris à la vie!

Y a vraiment des gens payés pour pondre des textes aussi nuls?

Les prénoms défilent à toute vitesse. J'en suis au moins à ma trentième Shanna et cinquantième Lilou. J'overdose. Mais que sont devenus les prénoms d'antan? La prochaine gamine à me zozoter son nom d'héroïne de télé-réalité, je lui signe « Pour Cunégonde, ma mie. » Humour de souris. Ça fait à peine trois quarts d'heure que je suis en poste, coincée sur deux chaises pour ne pas glisser, à dédicacer à tour de patte, que déjà je me tâte à secouer mes bras au-dessus de la tête. Sortez-moi de là!

Je suis en flotte sous ce costume qui pue déjà comme une fin de soirée. Je comprends l'idée du short à présent, en me maudissant d'avoir gardé mes collants. Je rêve d'une bouteille d'eau et commence à ressentir le poids de la tête de Souricette sur mon propre crâne.

La dédicace a pris du retard, j'ai eu toutes les peines du monde à traverser les allées bondées sans me casser la figure, sans parler de tous les fans qui n'arrêtaient pas de vouloir me toucher, et à qui il a fallu faire coucou de la main, genre « Ravie

de vous voir, les amis ! » Un vrai parcours de trek en milieu hostile. Pour couronner le tout, une queue monstrueuse m'attendait, enroulée sur tout le périmètre du stand Centurion, cachant les autres auteurs qui tiraient la tronche, du coup.

Il a fallu rattraper le temps perdu tout en m'habituant au job. Je plains les parents qui vont devoir déchiffrer mes gribouillis à leur progéniture. Pas le temps de m'appliquer. À peine ai-je fini avec un gosse que deux nouveaux arrivent. Et ce n'est que le début, m'a prévenue la stagiaire, Louise de son prénom, dont la présence à mes côtés m'est devenue aussi précieuse qu'un auto-cuseur. C'est elle qui fait signe au prochain gamin d'approcher et me passe les bouquins à dédicacer, tout en empêchant ledit gamin de me caresser le poil. Paraît que ça va être pire après l'heure de la sieste.

Cela dit, il y a tout de même des moments marrants. Surtout lorsque les gosses me parlent en levant les yeux sur ceux de ma tête de rongeuse, situés en réalité à cinquante centimètres au-dessus des miens. Je vois à travers des fentes dissimulées sous le museau de Souricette et recouvertes de voile noir. Du coup, j'ai une vue plongeante sur leur bouche pleine de trous et parfois sur un joli sourire. C'est mignon.

Enfin, mon heure de perm arrive. Louise m'escorte jusqu'à l'espace VIP du stand, tandis que résonne un soupir de frustration lâché par des dizaines de mômes qui vont devoir patienter un quart d'heure de plus avant de voir leur idole. Une réjouissance sadique m'envahit.

Je me rue sur une bouteille d'eau qui y passe d'une seule traite. J'ai les cheveux poisseux et collés au crâne, des rigoles de sueur dans le dos. Louise doit me retenir de vider une autre bouteille à même le costume et me libère le haut du corps dans un accès de pitié.

— Voilà, tu vas t’habituer, me dit-elle. C’est la première heure la plus dure.

Filez-moi un rail de gruyère râpé.

Devant mon air hagard, elle n’insiste pas et me laisse me reposer. Je profite qu’elle soit partie pour m’extirper de cette peluche géante et sors mes jambes à l’air libre avec délectation. Mon collant est gluant, mes tibias ont l’air de makis géants.

J’entreprends alors de me déshabiller. Je n’ai plus qu’une idée en tête : enlever ce truc avant qu’il s’incruste dans ma peau et de devoir l’arracher à la pince à épiler. Mais quelle idée j’ai eu de mettre un combishort ! Je vais être contrainte de tout virer.

Au stade d’humiliation où j’en suis arrivée, je me contrefous d’être vue en sous-vêtements, à tenter de m’extirper d’un collant, le costume de Souricette étalé à mes pieds comme une mue d’insecte géant. Seul le soulagement compte.

Je savoure encore quelques secondes la sensation de fraîcheur sur mon corps, quand soudain le rideau qui me sépare du public s’entrouvre pour livrer passage à deux hommes en grande conversation. Ils s’arrêtent net en me découvrant, puis l’un d’eux éclate de rire.

— Kitchenette ? C’est toi ?

En fait non, j’avais encore des strates d’humiliation à explorer. Le pire est toujours possible.

Jugeant certainement que la situation vient de le dépasser, l’attaché de presse d’Yves-Henri s’éclipse, nous laissant seuls, mon bourreau, Souricette et moi. Je me recouvre en quatrième vitesse de ma peau de bête.

— Qu’est-ce que tu fiches ici, à moitié à poil ? Tu me suis, ou quoi ?

J’en reste bouche bée. Mais bien sûr, connard, j’ai accepté de jouer les souris écrivaines juste pour t’approcher sur le stand de Centurion.

Wait! What? Je réalise enfin. Il vient pour dédicacer, là ?

— T'es complètement tarée, me lance Yves-Henri. Je te préviens, tu t'approches pas de moi, j'ai eu mon lot de barges pour aujourd'hui. Ras-le-bol des nanas hystériques !

Et sur cet élan du cœur, il ressort de la loge VIP. Dommage pour son sens du drame, on ne peut pas claquer un rideau.

C'est Louise qui me sort de ma catatonie en agitant un paquet de fraises Tagada sous mon nez, quelques minutes plus tard.

— Faut y retourner, les fauves s'impatientent. Je te dis pas, ils ont emmené les bébés, ça hurle de partout. Accroche-toi !

De toute façon, j'ai dérivé. Je remarque à peine qu'elle m'enfile à nouveau la tête de Souricette et me pousse vers l'arène des condamnés. Je me retrouve assise à quelques mètres de l'auteur à succès de la maison, mon cauchemar personnel, Yves-Henri. Il me jette un regard méprisant. Je me console à la vue des gosses qui hurlent de joie lorsque je lance une deuxième tournée de signature d'albums. Pendant près d'une demi-heure j'oublie sa présence maléfique, accaparée par les fans de Souricette à qui je distribue caresses du bout de la patte et photos *selfie-avec-ta-souris*.

Je commence à prendre le pli, Louise avait raison. J'enchaîne les gestes en mode automatique. Bonjour de la tête, petite tape amicale de la paluche, signature, quelques mots, photo, au suivant. La deuxième pause me surprend presque. Mais je l'accepte avec reconnaissance. Ouf, plus qu'une heure et je m'enfuis de cet enfer.

À nouveau, je me replie dans la loge, guidée par Louise. Au passage, je frôle le stand d'Yves-Henri et manque de faire dégringoler la pile de livres de sa table. Je l'entends dans mon

dos lancer une plaisanterie lourdingue à ses admirateurs, sur la maladresse des bonnes femmes.

Il joue à fond son rôle de provocateur, cette posture improbable de sexiste cool inventée pour mieux vendre ses romans. Avec sa belle gueule et son combo chemise blanche/jean noir moulé, on lui donnerait Karl Lagerfeld sans confession, mais en réalité il est aussi toxique qu'un fût de produits chimiques abandonné dans une décharge.

Il ne cesse de s'étaler dans les médias en créant des polémiques à deux balles, savamment orchestrées par son éditeur, sur tous les sujets féministes clivants possibles. Du moment que le livre se vend, tout est bon dans le porc. Sa dernière saillie en date concernait son dégoût des moches, qu'on devrait empêcher de sortir de leur cuisine. Ambiance.

Évidemment, j'ai été la seule à comprendre la pique perso, mais je m'en fous comme de mon premier couteau à beurre. Même pas mal. Enfin, pas trop...

Au début de notre « relation », énamourée comme une idiote que j'étais, je pensais qu'il s'était juste composé un personnage, comme une façade, qu'il ne pouvait pas être aussi macho. Pire, je le défendais à la moindre occasion ; mais à présent je sais que ce type méprise réellement les femmes. J'ai passé deux ans à me sentir rabaissée, humiliée, effacée ou sifflée selon son bon vouloir. Il pouvait m'ignorer pendant des semaines lorsqu'il n'était pas d'humeur à voir quiconque, puis, du jour au lendemain, me traiter telle une princesse à coups de fleurs, de restaurants luxueux et de belles promesses d'avenir.

J'ai la tête qui tourne encore de tous les ascenseurs émotionnels qu'il m'a fait prendre. Et c'est tant mieux. Une piqûre de rappel au cas où je me ferais encore avoir par son sourire enjôleur qui, je dois bien l'avouer, fait toujours son effet. J'ai

réussi à l'ignorer pendant six mois et voilà que je le croise deux fois dans la même semaine. Si c'est un signe, il est drôlement tordu. Allez, encore une heure et je n'aurai plus à voir sa tête de faux-cul.

Une fois ma ration d'eau et deux sachets de dragibus avalés, je suis ragaillardie pour le tour de piste final. C'est presque avec joie que je m'élançe vers mon stand. La queue s'est un peu réduite, désormais deux agents de Centurion en bloquent l'accès. Il reste une heure pour faire passer tous ceux qui sont déjà dans la file d'attente et plus personne ne sera accepté. J'ai presque de la peine pour les frimousses déçues qui se font refouler.

Cette fois, j'ai pris soin de contourner la rangée de tables dédiées aux auteurs, et pénètre par l'autre côté sur mon stand. Juste à ce moment, je croise Yves-Henri qui se lève de sa chaise. Il a fini son heure de dédicace et cède la place à une autre star de la maison.

Tant mieux. Bon vent.

Je le vois s'avancer vers moi à travers le tissu grillagé de ma fausse tête quand, soudain, une grimace déforme son visage. J'entends des cris – des vrais, pas les hurlements d'enfants fatigués auxquels je me suis habituée depuis des heures –, je sens une bousculade dans mon dos et perds Louise de vue. Il se passe un truc, mais empêtrée comme je suis dans mon costume, j'ai à peine le temps de réaliser qu'Yves-Henri m'a agrippé le bras, que je perds l'équilibre. Une douleur atroce me transperce l'épaule. Je m'écroule au milieu de piles de bouquins, assourdie par de nouveau cris.

Je crois que c'est moi qui hurle.